



HAL
open science

Entre prestige aristocratique et contestation bourgeoise : la tradition du Grand Tour en Allemagne au XVIIIe siècle et son image dans la littérature

Elsa Jaubert

► **To cite this version:**

Elsa Jaubert. Entre prestige aristocratique et contestation bourgeoise : la tradition du Grand Tour en Allemagne au XVIIIe siècle et son image dans la littérature. Jean-Marie Valentin; Marie-Madeleine Martinet. Le Chemin, la Route, la Voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 2005. hal-02400416

HAL Id: hal-02400416

<https://hal.science/hal-02400416>

Submitted on 9 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre prestige aristocratique et contestation bourgeoise :

La tradition du Grand Tour en Allemagne au XVIII^e siècle et son image dans la littérature

De nombreux ouvrages se sont déjà penchés sur l'histoire du Grand Tour et de ses évolutions¹. Je me contenterai donc d'en présenter les grandes lignes, pour concentrer l'observation sur le rôle et l'image du *Kavalierstour* dans la société et la littérature allemande du milieu du XVIII^e siècle. En effet, à cette époque, la pratique du Grand Tour a tendance à dépasser le cadre strictement aristocratique. Elle devient du même coup un sujet de réflexion qui investit le champ de la discussion publique. C'est un véritable « débat de société » qui s'amorce dans les divers organes de diffusion des idées des Lumières, notamment au théâtre et dans ce que l'on appelle les « hebdomadaires moraux »². Le domaine de la comédie a retenu plus particulièrement mon attention, car la présence du thème du voyage s'y manifeste sous une forme singulière et significative. Significative des angoisses et des questionnements de l'époque, sur le Grand Tour certes, mais aussi à travers cette pratique sur les problèmes d'imitation de la France et d'identité nationale allemande.

Je rappellerai dans un premier temps les données du débat au XVIII^e siècle, en particulier la place et les fonctions du Grand Tour dans les milieux aristocratiques et bourgeois. Nous verrons ensuite comment se forme au milieu du siècle un discours critique au sein de la littérature éclairée, en examinant d'où vient la contestation, quels sont, d'après elle, les effets pervers induits par le voyage, et pourquoi l'opposition est si virulente.

¹ Cf. note 2 et bibliographie.

² Il s'agit de périodiques inspirés du *Spectator* anglais, traitant de divers sujets en rapport avec la vie en société, les arts, la morale, etc.

1 Le Grand Tour au début du XVIII^e siècle : fascination pour la France et prestige du modèle aristocratique

1.1 Aspects et fonctions du Grand Tour chez les aristocrates allemands

Tout d'abord, qu'est ce que le « Grand Tour » ? Il s'agit d'un voyage de formation du jeune gentilhomme, dont la pratique remonte à la fin du XVI^e siècle (avec des antécédents dès le Moyen Âge) : il a pour vocation de parfaire les connaissances nécessaires à un noble, quelles que soient les fonctions qu'il aura à assumer par la suite. Il peut durer quelques mois ou plusieurs années, toujours sous l'œil d'un précepteur, le *Hofmeister*, à la fois professeur et « maître de plaisir ». Les itinéraires de ce périple sont largement codifiés³, et la France y occupe une place de plus en plus importante après la fin de la guerre de trente ans, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Au début du XVIII^e, elle est devenue un passage obligé qui éclipse parfois les autres destinations. En effet, selon les moyens financiers, le Grand Tour peut tout à fait se limiter à un séjour prolongé à Paris⁴. En revanche, un *Kavalierstour* sans étape parisienne est chose purement inconcevable : ce doit être le point culminant de toute expérience à l'étranger, et l'on n'a rien vu si l'on n'a point vu Paris.

Alors pourquoi la France ? Tout simplement parce que c'est le pays qui offre le cadre idéal à l'accomplissement des diverses fonctions du *Kavalierstour*.

1.1.1 Fonction d'apprentissage

La première d'entre elles est la fonction d'apprentissage. Le Grand Tour est en effet un voyage d'initiation, au cours duquel le jeune gentilhomme doit améliorer ses connaissances en langues étrangères (en premier lieu bien sûr en français), en histoire, en géographie et en politique. Mais plus important, il doit parfaire sa pratique des « sciences galantes » : danse, escrime et équitation. Car ce qu'il lui faut acquérir, c'est avant tout ce que l'on appelle à l'époque, en utilisant le terme français, la « conduite », ou l'art de faire dignement figure dans le monde. Le voyage est ainsi destiné à donner l'occasion au jeune homme de parfaire sa conversation, d'affiner ses manières, de se familiariser avec l'étiquette des diverses nations et les rouages des milieux de cour.

³ Avant tout, *Giro d'Italia* et Tour de France, avec des destinations privilégiées correspondant aux besoins de contact et de représentation : Paris et Versailles, les *Ritterakademien* (Saumur, Lunéville, etc.), les Résidences, les châteaux et grands domaines seigneuriaux. L'Angleterre, la Hollande et l'Espagne peuvent aussi faire partie du programme selon les moyens et les relations de la famille.

⁴ cf. Thomas Grosser, *Reiseziel Frankreich, Deutsche Reiseliteratur von Barock bis zur Französischen Revolution*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1989, p. 119sq.

1.1.2 Fonction de représentation

Le voyage remplit également une importante fonction de représentation, pour celui qui l'effectue ainsi que pour sa famille. Il permet au jeune gentilhomme de s'inscrire dans une tradition et de prendre pleinement sa place au sein de la noblesse allemande. Pour la famille, envoyer son fils à l'étranger, muni de lettres de recommandation, permet également de renforcer ses relations et d'affirmer son *statut* au niveau européen.

1.1.3 Fonction d'exutoire

Enfin, le voyage représente un espace de liberté pour la jeunesse qui échappe, pour la première fois souvent, à l'autorité parentale directe. Le Grand Tour a ainsi une fonction d'exutoire non négligeable. Le jeune homme de condition y découvre le monde et jette sa gourme avant de s'établir dans sa patrie. Mais cette liberté peut rapidement devenir licence et tourne bien souvent à la débauche. C'est d'ailleurs là la principale mise en garde de toute la littérature à usage des précepteurs et des jeunes voyageurs depuis le XVII^e siècle.

1.2 Prestige de la France et désir d'ascension sociale de la bourgeoisie

1.2.1 Le rayonnement de la France en Allemagne

Nous avons déjà évoqué la place prépondérante de Paris dans l'itinéraire du Grand Tour. Cette place n'est en fait que le reflet de la position dominante de la France au sein de l'Europe au XVIII^e siècle. Son rayonnement culturel est alors phénoménal, particulièrement en Allemagne. Les Princes sont éblouis par le modèle de Versailles, la langue officielle des milieux aristocratiques est le français, on s'habille, on mange, on danse « à la française ». C'est là le bon ton de la bonne société, le signe de la distinction et du raffinement – lesquels font si cruellement défaut à l'Allemagne. Car cette admiration pour la France s'accompagne d'un mépris ostentatoire pour tout ce qui est allemand ; langue grossière et sans charme, mœurs rustiques et sans savoir-vivre, habitants lourdauds et sans esprit. Le voyage en France s'impose comme l'indispensable pèlerinage de l'homme de condition dans la patrie du bon goût et de la civilité, où il pourra enfin devenir un parfait « homme du monde ».

1.2.2 Le désir d'assimilation de la haute bourgeoisie

Au début du XVIII^e siècle, cette fascination pour la France commence d'ailleurs à dépasser les cercles aristocratiques et à se répandre largement dans les milieux bourgeois en contact avec les cours. Ce phénomène est accentué par le désir d'assimilation de la haute

bourgeoisie allemande, qui cherche l'ascension sociale par l'adoption du mode de vie de la noblesse.

Dans ce cadre, le Grand Tour prend un nouvel essor : les patriciens et riches marchands aspirent à obtenir pour leurs fils des charges à la cour. Or cette promotion sociale nécessite l'acquisition de toutes les qualités mentionnées précédemment (l'usage du français, la fameuse « conduite », les sciences galantes, etc.), ainsi que le respect des mêmes valeurs que la noblesse. Et l'un des moyens d'obtenir ses capacités et une certaine forme de considération, c'est bien sûr le voyage d'initiation. Cette prestigieuse tradition aristocratique exerce dès lors un attrait tout particulier auprès de la haute bourgeoisie, et le voyage en France devient pour eux le passage obligé d'une éducation de qualité.

Or cette adoption du modèle aristocratique par la bourgeoisie et la francophilie galopante qui l'accompagne font l'objet d'une critique de plus en plus virulente de la part des hommes des Lumières, c'est-à-dire de la part d'une élite intellectuelle plus ou moins exclue de ces milieux de cour, et qui cherche avant tout, dans un esprit patriotique, à promouvoir la culture allemande. Ils s'opposent donc à la francisation évoquée précédemment. C'est aussi, outre la place prépondérante de Paris dans les itinéraires de voyage, ce qui explique que tout discours critique sur le Grand Tour se confond bien souvent avec un discours sur le voyage en France⁵.

2 La prolifération des « petits-mâîtres » : le type du jeune Allemand francisé, ou *Deutschfranzos*

Ce que l'on dénonce en premier lieu, c'est la prolifération en Allemagne des « petits-mâîtres ». Nombre d'auteurs soulignent que les petits-mâîtres ont fait école hors de France et que les exemplaires allemands n'ont rien à envier aux originaux parisiens !⁶ La préface de Johann Friedrich Löwen à sa comédie *J'en ai décidé ainsi*, est particulièrement éclairante :

J'espère que l'on ne me reprochera pas d'avoir représenté des mœurs étrangères sur le théâtre avec les personnages de Léandre et de son valet Jean [...]. Plût au Ciel qu'il n'y ait point de Léandre en Allemagne ! On les trouve dans les cours, au sein de la noblesse et même parmi les plus éminents des bourgeois. Cette rage contagieuse de vouloir voir des pays étrangers et de s'acheter, pour un bon argent allemand, de mauvaises mœurs, un corps maladif et un soi-disant goût à la mode avec toutes ces sottises

⁵ Le séjour en Italie, par exemple, ne fait l'objet d'aucune attaque particulière et semble être une expérience plutôt positive.

⁶ « Sie haben sich von Paris, als ihrer Pflanzschule, aller Orten ausgebreitet. Man siehet dergleichen Leute auch bey uns Teutschen in der Menge, die, ob gleich die wenigsten davon selbst in Frankreich gewesen sind, doch den ächten Pariser Originalien nichts nachgeben. », Johann Michael von Loen, *Gesammelte kleine Schriften*, Bd. I, *Moralische Schildereien*, VI. « Der französische Hof nebst dem Character der Franzosen », Frankfurt und Leipzig, 1752, p. 91sq.

inepties, cette épidémie-là est encore chez nous trop répandue, pour que la satire soit superflue. Je connais suffisamment d'originaux qui ont déjà fait s'envoler en fumée vers Paris leurs rentes et leur santé, avant même d'avoir vu cette patrie du goût et des extravagances. Mon Léandre n'est donc pas un petit-maître étranger : sa place n'est pas sur la scène française : sa place est chez nous. C'est un idiot allemand dans des habits d'Arlequin français.⁷

Dans la littérature éclairée du milieu du XVIII^e siècle, le jeune homme qui rentre de son voyage en France devient ainsi un personnage pourvu d'une série de caractéristiques attendues, déjà fixées dans l'esprit du public. Le nom de *Deutschfranzos* qui lui est attribué le fait apparaître comme un type social d'actualité au même titre, par exemple, que les petits Marquis de Molière. Plusieurs comédies sont centrées sur ce personnage, et l'une d'elles va même jusqu'à développer son intrigue autour d'un projet de séjour en France, présenté comme une folie qu'il faut éviter à tout prix. Contrairement à la plupart des comédies, l'enjeu n'y est donc pas un mariage, mais un voyage⁸. La carrière du *Deutschfranzos* est relativement courte (1725-1765), ce qui souligne d'autant son rapport avec l'actualité. Il apparaît bien comme représentatif de l'image du voyage en France à cette époque précise.

Alors que ramène-t-on de ce voyage en France ? Extravagances, vices et dérèglements de toutes sortes. On y laisse son argent, sa santé et sa vertu – et jusqu'à son identité.

2.1 *Admirateur et propagateur des modes*

Un des premiers griefs exprimés contre les Allemands francisés, c'est leur propension à favoriser l'importation des modes étrangères – c'est-à-dire en fait des modes françaises, puisque c'est alors Paris qui donne le ton du bon goût vestimentaire. Les voyageurs sont ainsi perçus comme des agents de propagation particulièrement efficaces, qui non seulement ramènent ces modes pour eux-mêmes, mais tentent qui plus est à leur retour de les imposer à leur entourage⁹. Il est vrai qu'ils sont nombreux, ceux qui ne viennent à Paris que dans le but de s'y faire confectionner une garde-robe « à la mode », et les remarques acerbes à ce sujet ne manquent pas, notamment dans les hebdomadaires moraux. Dans le premier feuillet de

⁷ « Ich hoffe nicht, daß man bey der Characterisierung des Leanders und seines Bedienten Jean mir vorwerfen werde, ich habe fremde Sitten auf das Theater gebracht [...]. Wollte der Himmel, es gäbe kein Leander in Deutschland ! Sie sind an den Höfen, unter dem Adel, und selbst unter den Vornehmen bürgerlichen Standes häufig anzutreffen. Die epidemische Sucht, fremde Länder zu sehen, und für gutes deutsches Geld sich schlechte Sitten, einen siechen Körper, und einen so genannten Modegeschmack, sammt allen läppischen Thorheiten einzukaufen, ist noch lange nicht bey uns dergestalt geheilet, daß die Satyre dieserhalb überflüßig wäre. Mir sind Originale genug bekannt, die ihre Renten und ihre Gesundheit schon diesseits Paris verrauchen lassen, ehe sie noch einmal diesen Sitz des Geschmacks und der Thorheiten gesehen haben. Mein Leander ist also kein ausländischer Stutzer : er gehört nicht auf das französische Theater : er gehört uns. Es ist ein deutscher Narr im französischen Harlekinskleide. », préface de *Ich habe es beschlossen*, in : J. F. Löwen, *Schriften*, Bd. 4, 1766.

⁸ *Die Hausfranzösinn*, de Luise Adelgunde Viktorie Gottsched, épouse du célèbre réformateur de la scène allemande, Johann Christoph Gottsched.

⁹ Simon insiste pour participer à la toilette de Mme Orgon et souligne sa grande connaissance de la mode féminine et des usages du monde : « Ich will der Madam Orgon die Haare frißiren, und zwar so, wie man sie vor zwey Monaten in Paris trug. », Christian Fürchtegott Gellert, *Das Loos in der Lotterie*, III, 5.

L'Etranger, Johann Elias Schlegel compare ainsi ce type de voyageur aux poupées que les tailleurs parisiens envoient dans toute l'Europe pour faire la promotion des nouvelles tendances de la capitale¹⁰.

2.2 Contempteur de sa patrie, de sa langue maternelle et de ses compatriotes

La principale caractéristique du jeune sot qui revient de voyage est de se croire au-dessus de tous ces compatriotes restés en Allemagne. Dans une fable intitulée « Le Parisien », le personnage caricaturé s'exprime en ces termes :

Kein teutscher Michel bin ich mehr,
Ich geh' à la françoise einher.
Morbleu ! ma foi ! diable m'emporte,
Je suis de la plus fine Sorte.¹¹

Je ne suis plus un stupide allemand
Je parade à la française maintenant.

Et les exemples ne manquent pas de cette morgue qui semble affecter tous ceux qui ont eu le privilège de séjourner à Paris¹². Ils en reviennent auréolés du prestige de la nation du bon goût, et leur orgueil est conforté par la renommée dont ils jouissent à l'époque en Allemagne. Leur mépris n'épargne alors rien de ce qui est allemand : les hommes, tout comme les choses et les produits de l'esprit¹³. Ces fats renient jusqu'à leur langue maternelle : ils ne cessent de baragouiner un affreux « Misch-Masch » constamment mêlé de français, sous prétexte que l'allemand est une horrible langue, inapte à exprimer avec grâce les pensées et les sentiments. Ils se font ainsi l'écho des jugements français et adoptent donc les préjugés les plus humiliants pour leur propre patrie. Le voyage est pour eux non seulement une expérience de l'autre, mais une véritable dissolution dans l'autre, un abandon de sa propre identité.

2.3 Importateur des vices français : le jeu, les femmes et le mensonge

Le jeune homme qui rentre de voyage est toujours affublé de tous les vices attribués généralement aux Français : il est débauché, dissipateur, galant et superficiel. L'un des exemples les plus frappants de cette caractérisation se trouve dans un drame anonyme de

¹⁰ J. E. Schlegel, *Der Fremde*, St. 1, 1745, in : *Werke*, Frankfurt/M, Athenäum, 1971, Bd. 5, p. 10-13.

¹¹ *Staats- und gelehrte Zeitung des hamburgischen unparteyischen Correspondenten*, n°69, 29. April 1744.

¹² « Jean – A propos ! der kleine Graf mit der wichtigen Miene, die so viel sagen will ; die aber gerade nichts sagt, weil sie niemals aus der deutschen Luft gekommen », *Ich habe es beschlossen*, I, 4. Voir aussi *Das Loos in der Lotterie*, IV, 5 et *Der Misstrauische gegen sich selbst*, I, 1 ; Dans un poème de 1759 à C. F. Weiße, le jeune von Thümmel qualifie la France de : « das stolze Land, (...) / Wo macher Thor für deutsches Geld / Ein gallisch Laster tauscht, / Und seinem Dörfchen dann mit Welt / Und Stolz entgegen rauscht. », in : C. F. Weiße, *Selbstbiographie*, p. 62sq.

¹³ Le théâtre en souffre particulièrement ; en effet, la scène allemande est décriée par ceux qui, se croyant experts parce qu'ils sont allés à Paris, déclarent avec dédain qu'elle ne vaut rien, et ne vaudra jamais rien, parce qu'elle n'est pas française.

1745, *L'Intempérant*. Le personnage fustigé y est un jeune gentilhomme revenant de son Grand Tour en France et en Italie, qui se laisse entraîner dans une spirale infernale. Elle le mène en peu de temps de la débauche et du jeu au vol, puis au meurtre, et enfin au suicide, lequel provoque la mort de sa mère et la ruine de la famille – le tout n'étant que la conséquence d'une éducation permissive et d'un voyage désastreux pour sa vertu. On souligne l'influence néfaste des mauvaises fréquentations qu'il eut lors de son séjour à Paris, et l'on dénonce « son jeu, ses souleries, et son commerce indu avec les femmes, baptisé *honnête compagnie* »¹⁴.

Lorsqu'il s'agit de caractériser les personnages relevant de ce type, tous les poncifs sont au rendez-vous. Les expressions françaises émaillent le texte allemand pour souligner l'origine étrangère de ces usages et leur adoption sans condition – c'est-à-dire sans germanisation : il est question de « *petits soupers* », de « *beau monde* » et de « *grand monde* », de danseuses d'opéra, de mode, d'équipage et de talents mondains.¹⁵ Le petit-maître allemand se fait un devoir d'adopter tous les airs affectés du Parisien¹⁶ : il affiche sa bonne humeur, se plaît à railler, virevolte, chante et siffle à longueur de temps, surtout là où le sérieux serait de rigueur.

Son inconstance dans le comportement n'est d'ailleurs qu'un reflet de son inconstance de cœur. Car cet effronté met son point d'honneur à être infidèle, et même de façon ostentatoire¹⁷. Il débite toutes sortes de galanteries indécentes, aussi bien à des jeunes filles

¹⁴ « Herr Gutwitz – Ich habe aber immer gesagt, daß der junge Herr von Hartleben seit seiner Zurückkunft von den Französischen und Italienischen Reisen, nicht mehr der artige und wackere Mensch war, der er ehemals gewesen ist. Sein Spielen, sein Sauffen, und unter dem Namen einer *honetten Compagnie* unerlaubte Umgang mit dem weiblichen Geschlechte, waren jedesmalen meine Bewegungsgründe, da ich sie warnete. », *Der Zügellose*, III, 4.

¹⁵ « Philipp – Gar recht, der nicht weiß, welches das beste Wirthshaus von hier bis Paris ist – Pelfer – (...) Sich nicht in der *beau monde* produciret, die *petits soupers* in den besten Häusern frequentiret – Philipp – Operntänzerin unterhalten und nicht bezahlet – Pelfer – Alle Moden kennt und trägt, durch die liebenswürdigsten Talente glänzt – Philipp – Einen französischen *Chanson* zu heulen, anmuthig zu pfeifen, und wie ein Sperling umher zu hüpfen weiß », *Der Misstrauische gegen sich selbst*, I, 1.

¹⁶ « Sie, mein Herr ! suchen eine Ehre darinn, über alles was Wohlstand heißt, zu spotten. Man sieht es ihrer gezwungenen Lebhaftigkeit an, daß sie gar zu gern die Copie von gewissen Debauches seyn möchten, die ihre Unschuld, ihr Vermögen und ihre Gesundheit sehr oft um den liederlichen Beyfall, ein Mensch nach der Mode zu heißen, aufs Spiel setzen. », *Ich habe es beschlossen*, II, 6.

¹⁷ « Pelfer – Ehemann ? Allerdings so einer, wie man es in der großen Welt seyn muß. Für der Madam ihr Geld werde ich mir nach den ersten vierzehn Tagen Equipage und eine Maitresse zulegen. Sieht die Madam sauer darzu aus, so fahren wir zur andern. Fängt sie an zu lärmern, so miethe ich mir an dem äußersten Theile der Stadt eine petite maison, und gebe ihr so viel, daß sie nothdürftig leben kann. Will sie Gutall trosten, so mag er. Er soll sehen, daß ich auch großmüthig seyn kann. [...] Klug von ihr, wenn sie einen Liebhaber zur Hinterthür herein kommen läßt, indessen ich durch die vörderste auswandere ; sie soll auch alsdann manchen höflichen Besuch von mir erhalten ! Dann soll man erst sehen, ob ich in Paris gewesen bin ! Ph – Herrliche Früchte Ihrer Reisen ! », *Der Misstrauische gegen sich selbst*, II, 6.

qu'à des femmes mariées, et s'indignant de les trouver toujours aussi prudes, il s'écrie : « Ah, Madame ! ne parlez donc point comme une Allemande »¹⁸.

Ainsi, tout ce que les Allemands ramènent de France, ce sont « une conduite scandaleuse » et « un cœur pervers », voilà, comme le souligne ironiquement un valet, « les glorieux fruits de [leurs] voyages »¹⁹. Dans la seconde moitié du XVIII^e, Paris apparaît ainsi de plus en plus comme la nouvelle Babylone. Sous le regard du bourgeois allemand, la glorieuse capitale devient un antre de perdition²⁰.

2.4 « *Savoir son monde* » ou *savoir tout court* : la querelle du *pédantisme*

L'argument que tous les admirateurs de la France avancent pour justifier l'adoption de ses mœurs, c'est qu'elles sont bien supérieures aux rudes mœurs tudesques. L'Allemagne passe en effet pour une nation barbare et ses habitants pour des ours mal léchés. La France en revanche est la nation policée par excellence, le parfait modèle de civilité. Et pour nos petits-maîtres allemands, ce n'est que dans le « grand monde » – c'est-à-dire à Paris – que l'on peut acquérir la grâce et l'esprit²¹. Pourquoi donner à nos enfants une éducation à la française et les envoyer en France ? demande Wahrmund dans *La Gouvernante française*. « Donnez-moi donc une seule raison ! » ; « Ce ne sera pas difficile », lui répond son frère : « Tout d'abord, afin qu'ils apprennent une langue qui est aujourd'hui indispensable dans le monde civilisé ». Puis il affirme :

¹⁸ « Simon – (Er langt den Stuhl her) Sehn Sie, Madam : so bedient man das Frauenzimmer in Paris. Den Stuhl kann ein jeder Deutscher hersetzen ; aber mit einer bonne grace, das ist die Seele von der Höflichkeit. [...] (Er küßt sie) Ach Madam, quelle charmante vue ! Que vous avez la belle gorge ! Ma foi ! [...] »

Mme Orgon – Mein lieber Herr Simon, Sie sind (Sie schlägt ihn mit dem Fächer) sehr leichtfertig. Ich werde Ihnen bald einen Verweis geben. Wenn es jemand sähe : so würde er gewiß auf eine starke Vertraulichkeit schließen.

Simon – Madam, reden Sie nicht so, wie eine Deutsche. Ich habe vor drey Monaten eben diese Galanterie gegen eine Marquisinn in Paris gebraucht. Ah, mon cher Baron, sagte sie, que vous êtes conquérant ! », *Das Loos in der Lotterie*, III, 3.

¹⁹ « Und die meisten deutschen Laffen, die in Frankreich gewesen, haben ein eben so liederliches Wesen, und verderbtes Herz mitgebracht, als du und dein Herr. », *Ich habe es beschlossen*, III, 2.

²⁰ « So viel kann ich Ihnen im Vertrauen entdecken, daß die Beschäftigung derer Leute allhier, welche man von der großen Welt nennet, so beschaffen sind, daß sie einen jungen Menschen in die Gefahr setzen, ein wollüstiger Weichling zu werden. Hier ist gewiß die Insul der Circe. Ich finde nicht, daß für einen Deutschen der Nutzen, welcher von hier geholet wird, so groß seyn kann, als die Gefahr ist, verführet zu werden, und Seele und Leib zu verlieren », Johann Peter Willebrandt, *Des Herrn Johann Willebrandt (...) Historische Berichte und practische Anmerkungen auf Reisen in Deutschland und andern Ländern*, Leipzig, 1769, p. 157sq.

²¹ « Simon – [In Paris] lernt man das gezwungene Wesen ablegen, und munter und geistreich werden. Alles übrige sind Possen. Auf der Studierstube, oder vor dem Nährämen bey einem Buche sitzen, das sind Possen. Nein ! Die grosse Welt, da muß man sich formiren, und die altfränkischen Meynungen und den religieusen Aberglauben vergessen lernen, den man mit der deutschen Muttermilch eingesogen hat. », *Das Loos in der Lotterie*, III, 3.

Germann - Nos enfants apprennent de meilleures mœurs.
Wahrmund - De meilleures mœurs ? et pourquoi donc ?
Germann - Parce que la France est une nation plus policée que la nôtre.²²

La réponse sonne comme une évidence irréfutable. L'Allemand qui séjourne en France ne fait que payer pour sa formation « d'homme du monde »²³ ! Les francophiles ne jurent que par ce statut d'homme du monde : hors des salons, point de salut – tout le reste n'est que « pédanterie ». C'est ce que Pelfer, le *Deutschfranzos* de la comédie de Weiße *Le Défiant envers soi-même*, exprime en ces termes on ne peut plus explicites :

Les salles de danse, les lices, les concerts, les bals, les coteries galantes, voilà les écoles où les pères devraient envoyer leurs fils, et pas à ses vieux barbons dont le verbiage nous emplit la tête de chimères. Et après, lorsque l'on entre dans le monde, on reste planté là comme une statue de Caton.²⁴

Pour répondre à ces arguments, les détracteurs du Grand Tour adoptent deux stratégies : d'une part ils souhaitent démontrer que l'on peut être Allemand et avoir de bonnes mœurs, sans pour autant souscrire à toutes les modes françaises. D'autre part, ils tentent de démasquer la superficialité et l'inconsistance de cette notion de civilité, et ceci passe par l'opposition de deux conceptions du savoir. À un savoir d'ordre purement social et conventionnel, ils opposent un savoir plus solide, reposant sur de réelles connaissances et non sur de simples affectations de petit-maître. On retrouve ici cette distinction que Norbert Elias établit dans *La Civilisation des mœurs*. Le rejet du modèle de civilité français et la dénonciation de son caractère frivole sont une étape décisive de « la formation de l'antithèse *culture / civilisation* en Allemagne » dont il décrit le processus²⁵. Le *Deutschfranzos* n'a de cesse de mettre en avant sa connaissance des usages du grand monde. Cette prétendue science est alors mise en parallèle avec son immoralité et son ignorance dans des domaines fondamentaux – voire dans le domaine de la langue française elle-même : savoir baragouiner trois mots galants ne constitue pas un savoir bien admirable. Les défenseurs de l'Allemagne en revanche sont souvent crédités d'une connaissance bien plus fine de la langue française et font montre d'une réelle érudition²⁶. Ni contempteurs ni admirateurs aveugles, ils savent apprécier à leur juste valeur les qualités et les défauts de leur voisin.

²² *Die Hausfranzösinn*, II, 4.

²³ *Der Misstrauische gegen sich selbst*, I, 1.

²⁴ « Tanzboden, Fechtboden, Reutbahne, Concerte, Balle, artige Cotterien, das sind die Schulen, wo sie [die Väter] die Söhne hinschicken sollten, und nicht zu alten Graubärten, die uns den Kopf von Grillen schwatzen. Darnach, wann wir in die Welt kommen, stehen wir da, wie eine Statue von Cato. », *Der Misstrauische gegen sich selbst*, I, 1 ; voir également *Das Loos in der Lotterie*, IV, 2.

²⁵ cf. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann Levy, Pocket, p. 11-51.

²⁶ « Carolinchen – Solche Schriften [des Racine Gedichte von der Religion] zu lesen, dazu gehört mehr Französisch als Sie verstehen. Ein Paar Worte zu plaudern, die vor dem Spieltische und bey Mahlzeit nöthig sind, darinnen besteht ihr ganz Französisch, und deswegen hätten Sie nicht nach Paris reisen dürfen. », *Das Loos in der Lotterie*, IV, 3.

2.5 *Le mépris de la religion*

Enfin, le dernier point de cette caractérisation du petit-maître allemand, c'est le mépris de la religion. Car au cours de leur voyage, beaucoup cèdent aux sirènes de la libre-pensée²⁷, tels Adrast, le héros du *Libre penseur*, une des comédies de jeunesse de Lessing. Les conceptions philosophiques athées et l'esprit de raillerie d'Adrast sont présentés comme un produit de son séjour en France et en Angleterre. Son aversion pour la religion et les membres du clergé n'a certes pas été déclenchée par son voyage, mais elle a du moins été renforcée et nourrie par ses lectures anglaises²⁸ et son séjour à l'étranger. Le futur beau-père du jeune homme n'en revient toujours pas du changement radical que cette expérience du monde a opéré.²⁹ Opposée à Simon, le Deutschfranzos du *Lot de la Loterie*, Mme Damon observe par ailleurs qu'il ne faut pas grand-chose pour devenir athée : il suffit pour cela d'avoir peu de raison, de lire quelques feuilles anglaises et françaises pleines de bile, de fréquenter certaines maisons honteuses et d'entamer sans précautions un voyage à l'étranger³⁰.

Incarné dans le type du jeune Allemand francisé, le fameux modèle de civilité français montre donc son vrai visage. Loin d'être un parangon des bonnes mœurs, il se révèle en fait être un ramassis de principes pernicieux, fondement d'une société corrompue. La politesse et la galanterie qui le caractérisent sont démasquées comme pure hypocrisie et libertinage honteux. Le voyage devient alors le lieu de tous les dangers, non seulement pour celui qui l'effectue, qui en revient perverti et dénaturé, mais aussi pour l'Allemagne toute entière, qui subit en retour les conséquences de cette mode inconsidérée. Car pour les patriotes, la propagation de la pratique du Grand Tour, c'est la ruine de l'Allemagne, à tous les sens du terme.

²⁷ Gellert exhorte ainsi le comte de Brühl à la plus extrême prudence lors de son séjour à Paris en 1755 : « Gott gebe Ihnen, unter den Reizungen und Versuchungen des Hofes, Muth und Stärke, die wahre Hoheit der Seele zu behaupten ! Und keine Stimme der Freygeisterey, kein angesehener Witz, keine falsche Ruhmbegierde mache Sie einen Augenblick in der Weisheit der Religion ungewiß ! (...) Ich weis, wie gefährlich der Ort ist, an dem Sie leben », in : *Gellerts Briefwechsel*, hrsg. von J. F. Reynolds, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1987, Bd. I, p. 256.

²⁸ Lessing fait allusion dès la première scène de la pièce à Anthony Collins, auteur du *Discours of Free-Thinking* (1713).

²⁹ « Er ist auf Reisen gewesen ; Er hat Land und Leute gesehen. Aber, daß Er so gar sehr verändert würde wiedergekommen sein, das hätte ich mir nicht träumen lassen. », Gotthold Ephraim Lessing, *Der Freigeist*, I, 3.

³⁰ *Das Loos in der Loterie*, III, 6.

3 La ruine de l'Allemagne : l'argument économique et patriotique

3.1 Fuite du numéraire et dépenses somptuaires

Le coût d'un voyage est toujours conséquent. Cette dépense considérable en fait une pratique réservée à une élite, qui a non seulement les moyens, mais aussi le devoir d'engager de telles sommes dans un but de représentation. Le bourgeois en revanche, s'il a parfois des revenus comparables à ceux de la noblesse aisée, ne doit pas user de son bien de la même manière. Le portrait contrasté des deux personnages principaux du *Défiant envers soi-même* de C. F. Weiße évoque ce rapport antithétique à l'argent du bourgeois et du noble – ou de celui qui veut l'égaliser : l'un « a su conserver son bien » par l'économie et une saine gestion, l'autre l'a dilapidé, par besoin de représentation, « au cours de son prestigieux voyage »³¹.

Outre le voyage, toutes les dépenses afférentes au mode de vie ainsi importé sont sévèrement fustigées, en premier lieu les achats de produits de luxe tels meubles et vêtements. Le baron Johann Michael von Loen³², dans une lettre consacrée à la question de l'imitation des Français, résume la situation par une formule lapidaire :

La mode est une taxe en bonne et due forme que la France extorque aux Allemands et qui rapporte chaque année à cet État des sommes faramineuses.³³

Mais il faut aussi compter l'entretien de gouvernantes françaises attachées à l'éducation des enfants et de toute une clique de maîtres de langue, qui vivent aux frais des Allemands et leur rendent leurs bienfaits par des injures et du mépris.

Ce mode de vie « à la française » induit un déséquilibre du budget domestique et encourage à contracter des dettes. Or, avoir des dettes est le signe que l'on vit au-dessus de ses moyens. C'est là un comportement qui correspond aux valeurs de représentation de la noblesse, mais en aucun cas aux valeurs d'épargne et de solidité financière de la bourgeoisie. La dignité du bourgeois, c'est de vivre selon son rang et ses moyens, et de ne pas vouloir se faire passer pour ce qu'il n'est pas, jouer les barons au prix de son honneur et de sa fortune.

³¹ « Philipp – Er, der das Seinige zu Rathe gehalten ; Sie einer, der sein Geld auf seinen hochberühmten Reisen verzeddelt hat. » *Der Misstrauische gegen sich selbst*, I, 1.

³² Ecrivain, auteur du roman *Der redliche Mann am Hofe* (1740), ainsi que de récits de voyage et observations diverses sur les mœurs et la société.

³³ « Die Mode ist ein ordentlicher Zoll, welchen Frankreich von den Teutschen ziehet und welcher diesem Staat jährlich ungeheure Summen einbringt. » ; « Die Moden sind das Hocuspocus, womit man uns Teutschen das Geld aus der Taschen spielet. », J. M. von Loen, op. cit., Bd. II ; XXXI. Brief, « Erörterung der Frage : Ob die Teutschen wohl thun daß sie den Franzosen nachahmen ? », p. 399 et 402.

3.2 Corruption des « vertus germaniques » et perversion du caractère national

D'autre part, la fascination pour la France entraîne la ruine morale de l'Allemagne et la perversion du caractère national.

On pourrait croire que les voyageurs allemands qui reviennent à ce point débauchés et pervers, devaient présenter des faiblesses et une tendance naturelle au vice, qui n'attendait que l'occasion pour se déclarer : que nenni ! Bien au contraire, on se plaît à souligner le caractère vertueux du jeune homme avant son départ, et combien le voyage l'a changé. C'est le cas de *L'Intempérant*, ce malheureux évoqué précédemment, qui finit par se suicider : on précise bien qu'il était « aimable et honnête » avant son Grand Tour.

En outre, le voyage est explicitement entrepris dans une perspective de « dénationalisation » : il doit permettre au jeune homme de se défaire de son caractère germanique, d'adopter les mœurs de son voisin pour oublier qu'il est Allemand. La honte de ses origines nationales se double d'ailleurs souvent d'une honte de ses origines sociales, ce qui concourt à une imitation d'autant plus effrénée. Dans la comédie de Löwen dont nous avons cité la préface, le valet du fameux Leander félicite son maître :

Jean – Vous n'êtes pas un de ses Allemands vieux jeu, qui devrait encore aimer sa femme après le mariage. A quoi donc aurait servi notre voyage à Paris, si nous n'avions pas échangé les mœurs de nos aïeules contre les usages du monde galant.³⁴

Le problème est que ces usages sont loin d'être exemplaires, nous l'avons vu précédemment : ils viennent donc pervertir la saine nature allemande, faite elle de décence, d'honnêteté et de sérieux. C'est ce que souligne Argant, jeune Allemand exemplaire qui s'oppose à Leander, dans cette même comédie. Il lui déclare :

Je ne souhaite avoir aucune relation avec un homme (...) qui se moque des devoirs les plus sacrés avec une frivolité qui serait contre-nature à une âme allemande, si les ineptes voyages de notre jeunesse n'avaient pas, à sa grande honte, naturalisé cette frivolité.³⁵

C'est un véritable processus d'aliénation qui est en marche, et qui est d'autant plus dangereux que l'identité nationale allemande est en voie d'affirmation. C'est en fait la constitution de cette identité même qui est menacée. Les fameuses « vertus germaniques » que l'on redécouvre à l'époque sont les fondements sur lesquels le discours identitaire se développe, en opposition à la France. La référence à la « teutsche Redlichkeit », la probité

³⁴ « Sie sind keiner von den altmodischen Deutschen, der seine Frau noch nach der Hochzeit lieben sollte. Was würde uns sonst unsre Reise nach Paris helfen, wenn wir die Sitten unsrer Großmütter nicht gegen die Gebräuche der galanten Welt hätten zu vertauschen gewußt. », *Ich habe es beschlossen*, III, 1.

³⁵ « Ich mag keine Gemeinschaft mit einem Menschen haben [...] der über die heiligsten Pflichten mit einem Leichtsinne spottet, der einer deutschen Seele unnatürlich wäre, wenn nicht das läppische Reisen unserer Jugend diesen Leichtsinne zu ihrer Schande naturalisirt hätte. », *Ich habe es beschlossen*, I, 4.

germanique, est presque systématique lorsqu'il s'agit de dénoncer l'hypocrisie et la superficialité françaises. On en trouve un exemple parfait chez Loen. En parlant des Français, il remarque :

Leurs spectacles, leurs divertissements, leurs débauches amollissent nos sens et nous inspirent toutes sortes de penchants qui ruinent les fondements de nos ménages et affaiblissent notre courage. Nous échangeons notre raison, notre sérieux, jusqu'à notre bonne vieille fidélité, notre glorieuse probité germanique, contre le brillant de leur esprit, leurs traits spirituels et leurs bouffonneries.³⁶

3.3 Soumission à une couronne étrangère : la trahison des Allemands

Adopter ainsi les mœurs et les préjugés de la France, c'est en fait une forme d'allégeance à l'étranger. Le Grand Tour, tel qu'il est pratiqué par la plupart des jeunes gens, est une tradition néfaste qui pérennise une situation d'infériorité de l'Allemagne vis-à-vis de son voisin. En effet, il faut ici souligner que le voyage est à sens unique : rares sont les Français qui vont en Allemagne, et lorsqu'ils le font, ce n'est pas dans un but de formation ! Le flux témoigne bien de la position culturelle hégémonique de la France. Et de l'hégémonie culturelle à la domination politique, il n'y a qu'un pas. D'autant plus que le souvenir des guerres de Louis XIV est encore vivace en Allemagne, et que l'on se méfie des appétits français.

Wahrmund - Dites-moi ce que nous, bourgeois, nous avons à faire de la langue française - comme si nous voulions nous rendre sujets d'une couronne étrangère.³⁷

Loen s'exprime à peu près dans les mêmes termes :

Ne sommes-nous pas emplis d'une telle admiration pour tout ce qui vient de France qu'il semblerait que nous ne voudrions pas d'autres lois ni d'autre roi ?³⁸

L'image est très forte et particulièrement polémique. Le voyage apparaît comme un élément décisif de cette soumission injustifiée et humiliante, assimilée à une véritable trahison de la patrie.

³⁶ « Ihre Schauspiele, ihre Lustbarkeiten, ihre Schwelgereyen verzärteln unsre Sinnen und flößen uns allerhand Neigungen ein, die den Grund unsrer Haushaltungen erschöpfen und unsern Muth schwächen. Wir vertauschen unsere Vernunft, unsre Gründlichkeit, ja gar unsre so sehr belobte alte teutsche Treue und Redlichkeit gegen ihren schimmernden Witz, gegen ihre lustige Einfälle und gegen ihre Gauckeleyen. Wir kleiden uns, wir essen und trincken, wir singen, wir tanzen, wir fluchen, wir schwermen, alles auf Französisch. » J. M. von Loen, op. cit., p. 398sq.

³⁷ *Die Hausfranzösinn*, II, 4.

³⁸ « Sind wir nicht mit solcher Bewunderung für alles, was aus Frankreich kommt, eingenommen, daß es beynahe das Ansehen hat, als wolten wir keine andre Gesetze und keinen andern König haben ? », J. M. von Loen, op. cit., p. 397sq.

Conclusion

L'image du Grand Tour, et plus particulièrement du voyage en France, véhiculée par la littérature des Lumières se révèle donc dans l'ensemble extrêmement négative. Mais il est bien évident que cette image ne saurait être un reflet fidèle de la réalité. Elle est bien plutôt un signe : signe d'une tendance à la démocratisation du voyage, au développement d'une pratique qui s'aligne dans un premier temps sur le modèle aristocratique, mais aussi signe des craintes que ce phénomène déclenche chez les hommes des Lumières. La satire et ses thèmes sont avant tout l'expression d'une angoisse, qui est celle de perdre son âme, de perdre son identité nationale encore fragile et balbutiante. Face à la menace de la francisation, les *Aufklärer* répliquent donc par la satire et par une grande campagne pour la « sauvegarde » des vertus germaniques.

En outre, la critique bourgeoise éclairée ne condamne pas le voyage en tant que tel, mais une certaine pratique – celle héritée de la tradition du Grand Tour. Il convient certes de combattre l'influence délétère des mœurs françaises, mais le voyage ne peut être véritablement et définitivement condamné, bien au contraire : il fait partie intégrante des postulats des Lumières. Moyennant un changement radical dans les principes et les objectifs, il est possible de concilier morale et ouverture au monde. C'est pourquoi l'on assiste dans les années 1770 à l'émergence d'un nouvel art du voyage.

Bibliographie complémentaire :

Griep, Wolfgang und Jäger, Hans-Wolf (Hg.): *Reisen im 18. Jahrhundert. Neue Untersuchungen*, Heidelberg, Carl Winter Verlag, 1986.

Hentschel, Uwe : *Studien zur Reiseliteratur am Ausgang des 18. Jahrhunderts, Autoren – Formen – Ziele*, Frankfurt/M, Peter Lang, 1999.

Höpel, Thomas (Hg.) : *Deutschlandbilder-Frankreichbilder 1700-1850. Rezeption und Abgrenzung zweier Kulturen*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2001.

Jäger, Hans-Wolf (Hg.) : *Europäisches Reisen im Zeitalter der Aufklärung*, Heidelberg, Carl Winter Verlag, 1992.

Jäger, Hans-Wolf : « Zum Frankreichbild deutscher Reisender im 18. Jahrhundert », in : *Aufklärungen, Frankreich und Deutschland im 18. Jahrhundert*, hrsg. von Gerhard Sauder und Jochen Schlobach, Heidelberg, Carl Winter Verlag, 1986.

Krasnobaev et alii (Hg.) : *Reisen und Reisebeschreibungen im 18. und 19. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforchung*, Berlin, 1980.

Pelz, Annegret : « 'Ob und wie die Frauenzimmer reisen sollen ?' Das 'reisende Frauenzimmer' als eine Entdeckung des 18. Jahrhunderts », in : *Sehen und Beschreiben. Europäisches Reisen im 18. und frühen 19. Jahrhundert*, hrsg. von Wolfgang Griep, Heide, Boyens & Co., 1991.

Wuthenow, Ralph Rainer : *Die erfahrene Welt. Europäische Reiseliteratur im Zeitalter der Aufklärung*, Frankfurt/M, Insel Verlag, 1980.